

Le temps de l'histoire et le temps de la légende

Bernard Grasset, maire de Rochefort et conseiller régional Poitou-Charentes, ancien député de la Charente-Maritime (1997-2002), a effectué une brillante carrière dans la préfectorale avant de s'engager en politique. Il fut haut commissaire du gouvernement en Nouvelle-Calédonie, du 8 juillet 1988 au 11 janvier 1991. Nommé par le Premier ministre Michel Rocard, il devait mettre en œuvre les accords de Matignon (26 juin 1988) portant sur le statut provisoire de la Nouvelle-Calédonie. Ces accords mettaient fin à des années de violence politique, marquées notamment par le massacre de Hienghène en 1984 – dix Kanaks assassinés par des fermiers caldoches (ils seront acquittés) –, par l'assassinat des gendarmes de la brigade d'Ouvéa et par l'assaut consécutif de la grotte d'Ouvéa le 5 mai 1998 où deux militaires sont tués ainsi que dix-neuf Kanaks qui retenaient des gendarmes en otage.

Avé na nd'a, sculpture de Jean-Jacques Poiwi, artiste invité en résidence à Rochefort en 2005. Deux autres artistes kanaks ont été invités, Jean-Michel Boene et Tomo Steeve. Coll. musée d'art et d'histoire de Rochefort.

L'Actualité. – Quand vous arrivez en Nouvelle-Calédonie, quelles sont vos premières impressions ?

Bernard Grasset. – C'est d'abord un choc visuel et surtout un choc culturel parce qu'il faut abandonner nos certitudes d'Européens. Je comparerais l'état d'esprit européen et celui du Pacifique au jeu d'échecs et au jeu de go. Le premier n'a qu'une stratégie : mettre le roi en échec.

Dans le jeu de go, on peut déployer de multiples stratégies d'encercllement. Ainsi, on ne démontre jamais, on encercle la question, on l'illustre avec des paraboles. Je crois que ma connaissance de l'Ancien Testament fut très utile pour parler le même langage. En effet, le christianisme, très présent, a été importé de deux manières. D'une part, la mission de Londres a évangélisé des pasteurs fidjiens, puis ces pasteurs sont allés évangéliser les îles Loyauté et ainsi de suite jusqu'à la Grande Terre. Donc la religion protestante n'a pas été véhiculée par le pouvoir ni par l'armée. En revanche, le catholicisme est arrivé par les bateaux français et, de ce fait, a été considéré comme une religion importée. Paradoxalement, ce sont souvent des Kanaks « catholiques » qui ont été les vecteurs de l'indépendance.

Rappelons que Jean-Marie Tjibaou avait été ordonné prêtre. Dès mon arrivée, il m'a dit : « Vous êtes le représentant du pouvoir, je ne viendrai jamais vous voir, sauf de temps en temps. » Effectivement, environ tous les dix jours, il passait à l'heure du petit-déjeuner. Il me parlait de sa grand-mère, de la culture des ignames, de telle ou telle légende, etc. Et il y avait toujours un message qu'il fallait entendre.

J'ai très vite constaté que nous avions une méconnaissance totale du monde kanak. C'est l'erreur primitive. Pour les Kanaks, le temps ne compte pas. Par exemple, certains me demandaient d'intervenir afin de récupérer des terres qui leur avaient été enlevées par d'autres tribus en 1878 ; la coutume de réconciliation n'avait pas encore été faite. En Nouvelle-Calédonie, nous ne sommes pas dans le temps de l'histoire mais dans le temps de la légende, dans le temps du mythe, dans le temps de la parabole. En outre, on ne décide jamais à la majorité : il faut parvenir à ce que personne ne soit exclu. Cela peut durer longtemps.

Comment gérer cette complexité ?

Ma mission était de reconstruire mais il fallait d'abord créer des relations de confiance et surtout comprendre le système. Les écrits de l'ethnologue Maurice Leenhardt (1878-1954) m'ont beaucoup aidé. Ce pasteur, qui est sans doute un des



Peinture de Mathias Kauage (2003), artiste de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Coll. musée d'art et d'histoire de Rochefort.

pères du structuralisme et qui a traduit la Bible en houailou, a toujours ferrailé contre les gouverneurs. *Do Kamo, la personne et le mythe dans le monde mélanésien* (1947) est un ouvrage fondamental pour qui veut comprendre ce monde complexe, sans unité. Dans ces pays, la culture est consubstantielle. Les institutions sont issues de la culture.

Du côté des populations européennes, le rejet fut total (sauf peut-être Jacques Lafleur, leader anti-indépendantiste). J'étais perçu comme le traître, celui qui venait négocier avec les assassins. Ce rejet fut ma chance car j'ai beaucoup plus vécu au contact des Kanaks que des Européens, d'autant que nous avions trouvé des éléments de langage communs.

Par quels gestes reviennent le dialogue et la confiance ?

La première année – très rude –, j'avais de fait les pleins pouvoirs civils et militaires, avec un conseil autour de moi où se retrouvaient Jean-Marie Tjibaou, Yeiwéné Yeiwéné, Jacques Lafleur, Maurice Nénou, etc. Tous ensemble, il s'agissait de bâtir cette Nouvelle-Calédonie issue des accords de Matignon.

Il y eut des gestes symboliques, comme enlever les sacs de sable qui protégeaient les bâtiments officiels à Nouméa. Ou, par exemple, faire en sorte que des Kanaks puissent être formés en France pour devenir instituteurs. Le général Bertin, qui a succédé à celui qui avait conduit l'assaut d'Ouvéa, a lui aussi rétabli la confiance : un an après son arrivée, des jeunes Kanaks sautaient en parachute avec les hommes de l'infanterie de marine.

Etant donné qu'il n'y a pas d'unité forte chez les Kanaks, il fallait aller dans chaque tribu. Il y eut des situations limites. Je me souviens de la reprise de contact avec les îles Belep, situées au nord, où personne n'osait s'aventurer depuis des



Marc Deneeyer

Résistances et reconnaissances

années suite à un débarquement avorté de la Marine nationale. Le Puma atterrit sur une colline et nous descendons, avec le général Bertin, jusqu'au village devant une haie d'hommes peu avenants. Tout le monde se regroupe sur la place du village où nous sommes accueillis par des danses. Il faut savoir que les danses des Kanaks sont des danses de provocation, avec haches et casse-têtes. Un peu inquiet, je ne bouge pas, voyant les massues me passer à quelques centimètres sous le nez, pendant un quart d'heure. Les danses finies, on s'assied par terre et on partage un bougna (un article du *Figaro* me reprochera de m'être assis par terre, en uniforme blanc de commissaire, avec des Kanaks...). Finalement, tout le monde s'est embrassé et, en repartant, des enfants nous accompagnaient en chantant.

Comment avez-vous vécu la mort de Jean-Marie Tjibaou ?

Jean-Marie Tjibaou et Yéiwéné Yeiwéné ont été tués le dimanche 4 mai 1989 par le pasteur Wéa Djoubelly sur l'île d'Ouvéa lors d'une coutume de réconciliation. Dans la tradition kanak, il y a quantité d'exemples où ça se termine en tuerie générale parce que l'ennemi a baissé sa garde. Le cabinet du ministre m'avait demandé d'empêcher Jean-Marie Tjibaou d'y aller ou de le faire escorter par des gendarmes. Cela me paraissait difficile à Ouvéa ! Il est parti tout de même avec des policiers à lui, des Kanaks rapidement formés qui n'ont rien vu venir. Ayant appris la nouvelle, j'envoie des hélicoptères chercher les corps et les familles. Avec l'adjudant de service, nous descendons à pied de la résidence jusqu'à la DZ pour les accueillir. Il y avait déjà une foule de 2 000 à 3 000 Kanaks et je pensais qu'il y aurait bientôt deux morts de plus. Eh bien non, les gens pleuraient, me tombaient dans les bras, m'embrassaient, moi le Blanc. Ils savaient que Tjibaou et Yéiwéné n'avaient pas été tués par des Européens mais par un pasteur extrémiste. Leur mort a créé un sentiment de cohésion – et j'ai senti que c'était gagné pour la paix – mais elle a aussi décapité le monde kanak. Une grande perte que l'on ressent encore aujourd'hui.

Propos recueillis par J.-L. Terradillos

Après avoir vécu trois années sur le sol calédonien, Anne-Laure Jaumouillié s'engage dans des études universitaires marquées par une passion pour l'histoire calédonienne : « Mon sujet de maîtrise portait sur la déportation d'un communard en Nouvelle-Calédonie. Dans le prolongement de ce mémoire, j'ai préparé un DEA sur l'interpénétration culturelle entre les Kanaks et les colons. » Actuellement, la jeune historienne prépare une thèse de doctorat à l'Université de La Rochelle sur les relations entre l'administration coloniale et les chefs kanaks (1878-1946). Découvert par le navigateur anglais James Cook en 1774, cet archipel mélanésien est annexé par la France en 1853. L'histoire de cette colonisation est émaillée de plusieurs révoltes. La première, et sans doute la plus sanglante, éclate en 1878. Cette rupture inaugurale redéfinit les relations entre les autochtones et les autorités : « Les Européens se sont montrés extrêmement surpris de voir que les Kanaks puissent se révolter et que cette révolte se révèle difficile-



Benjamin Caillaud

Anne-Laure Jaumouillié est doctorante à l'Université de La Rochelle.

Elle consacre sa thèse d'histoire au processus de reconnaissance des chefs Kanaks par l'administration coloniale entre 1878 et 1946, sous la direction de Charles Illouz et Guy Martinière.

ment maîtrisable.» Dès lors, l'administration coloniale tente de renforcer son entreprise de soumission en continuant de modifier la structure sociale et territoriale des Kanaks : « Les chefferies existaient avant la présence européennes mais les systèmes de division tribale et d'organisation spatiale en districts sont des inventions coloniales. »

En 1898, le service des affaires indigènes procède à la hiérarchisation administrative du peuple kanak. Après s'être appuyée sur les chefs qui étaient déjà en place, l'administration nomme des « petits chefs » et des « grands chefs » récompensés selon leur degré de loyauté au pouvoir colonial : « Les spoliations foncières et le découpage artificiel des chefferies ont radicalisé les conflits endogènes préexistants. » La tactique consistant à diviser pour mieux régner est à son tour déjouée par le « double jeu » de certains chefs kanaks qui collaborent avec les autorités dans la répression de révoltes dont ils sont parfois les instigateurs. Parallèlement, une tout autre guerre oppose les missionnaires catholiques au prosélytisme des pasteurs protestants dans leur volonté de conversion. Les acteurs de la colonisation et de l'évangélisation agissent concurremment : « Le dépouillement des archives démontre très clairement que les autorités religieuses et civiles se sont disputé la tutelle des chefs. »

Tirillés entre leur volonté de résistance et le souci de reconnaissance, les chefs Kanaks ont su adopter des stratégies adaptées : « Récompenser un chef équivalait à le reconnaître en tant que chef. Ceux qui ont bénéficié de cette reconnaissance, ce sont ces mêmes chefs ou leurs descendants qui sont à l'origine des premiers mouvements d'émancipation de la communauté indigène. »

La « pacification » coloniale a entériné le cloisonnement intercommunautaire en faussant un mode de communication fondé sur « un dialogue asymétrique révélateur de rapports de dominants à dominés ». Anne-Laure Jaumouillié repart cet été en Nouvelle-Calédonie et soutiendra sa thèse en 2007.

Boris Lutanie